En juin 1773, Vassiltchikof occupant la place définitivement perdue par Grégoire Orlof, Patiomkine prend part aux combats livrés par l'armée russe sous les murs de Silistrie. Son métier de soldat paraît l'absorber entièrement. Mais quelques mois plus tard il demande un congé, et brusquement, précipitamment, on le voit quitter l'armée. C'est qu'un événement vient d'arriver, l'événement décisif de sa vie : il a reçu de Catherine le billet suivant :

« Monsieur le lieutenant général! vous êtes, j'imagine, tellement occupé à regarder du côté de Silistrie que vous n'avez pas le temps de lire des lettres. Je ne sais jusqu'à présent si votre bombardement a eu du succès, mais je n'en suis pas moins convaincue que tout ce que vous entreprendrez vous-même, ne saurait être attribué à un autre motif qu'à votre zèle ardent pour moi personnellement et pour la chère patrie que vous aimez à servir. Mais comme, d'un autre côté, je tiens à conserver les hommes zélés, courageux, intelligents et habiles, je vous prie de ne pas vous exposer inutilement au danger. En lisant cette lettre, vous demanderez peut-être pourquoi est-elle écrite. J'ai à vous répondre à cela: Pour que vous ayez une confirmation de ma manière de penser pour vous, car je vous souhaite tou-

Patiomkine ne demanda à personne le secret de ces lignes ambiguës. Mieux au courant que qui que ce soit du conflit de passions et d'intrigues au milieu duquel se débattaient à ce moment la volonté incertaine et le cœur tourmenté de la souveraine, il y lut d'emblée ce qu'elle avait voulu sans doute qu'il y devinât : un aveu et un appel. En janvier 1774, il était à Saint-Pétersbourg, attendait six semaines encore, sondant le terrain, assurant ses chances, et, le 27 février, il risquait la partie, — en écrivant à l'Impératrice pour demander le grade de général; aide de camp « si elle jugeait ses services dignes « d'elle ». Dans le langage du temps, c'était réclamer la succession du bel Orlof et de Vassiltchikof. Au bout de trois jours, la réponse arrivait — favorable; le 20 mars suivant, Vas-

siltchikof prenait le chemin de l'exil, renvoyé à Moscou avec une riche dotation, et le règne du plus puissant des favoris commençait.

H

A ce moment, Grimm lui-même, le souffre-douleur attitré, ne pouvait s'empêcher d'adresser à son impériale amie un timide reproche : il lui trouvait l'humeur vraiment un peu trop versatile. — « Pourquoi? » répondait-elle sans s'émouvoir. « C'est, je veux parier, parce que je me suis éloignée de « certain excellent, mais très ennuveux citoyen, qui a été tout « de suite remplacé, je ne sais trop comment, par un des plus « grands, des plus drôles et des plus amusants originaux de « ce siècle de fer. » Elle était enchantée de sa nouvelle acquisition: « Ah! que c'est une bonne tête que cet homme-là; il a « plus de part que personne à cette paix (la paix de Kout-« chouk-Kaïnardji signée le 14 juillet 1774 avec les Turcs), « et cette bonne tête est amusante comme un diable. » Dès à présent, rompant avec une habitude à laquelle le bel Orlof au plus beau temps de sa faveur ne l'avait pas fait déroger, elle employait en écrivant au nouveau favori les expressions le plus familièrement tendres. Batienka (petit père) et galoubtchik (mot à mot : petit pigeon) se succédaient sous sa plume jusque dans les lettres d'affaires qu'elle expédiait à son adresse.

Les témoins de ce changement de scène et de ce nouvel engouement étaient loin d'y applaudir, voire même de se les expliquer. Durand s'étonnait de voir l'uniforme de général aide de camp porté par un homme « dont la contenance mal « assurée en plusieurs occasions avait scandalisé l'armée « russe et fait la risée des Turcs ». A l'entendre, les allures mystérieuses que se donnait le nouveau favori pour entrer dans l'appartement de sa maîtresse ou pour en sortir provo-

quaient les quolibets de la garde, « plaisantant un mystère qui « a tous les jours douze témoins nouveaux ». Grégoire Orlof se montrait dédaigneux : « Quoique nous avons différents « rapports ensemble », s'écriait-il en plein cercle de cour, en interpellant son successeur, « ne croyez pas que nous soyons « des ménechmes, et je ne souffrirai pas que vous continuiez « à porter l'uniforme de l'artillerie, dont je suis le grand « maître et où vous n'êtes rien. » La fille de Cyrille Razoumovski s'indignait des attentions que son père lui-même, l'ancien hetman, se laissait aller à témoigner au nouveau venu. « En vérité je souffre, quand je vois si peu de fierté », écrivait-elle à son frère. « Comment faire la cour à ce vilain aveu-« gle et pourquoi? » Seul à peu près le favori d'hier, Vassiltchikof, n'hésitait pas à reconnaître et à proclamer en termes expressifs la supériorité de son rival : « Le pied sur lequel se " met Patiomkine », disait-il à un de ses amis, dont le chargé d'affaires français recevait les confidences, « est très différent « du mien. Je n'étais qu'une fille entretenue. On me traitait « de même. On ne voulait pas que je visse personne, ni que « je sortisse. Quand je demandais quelque chose, on ne me « répondait rien. Quand je parlais pour moi, c'était de même. « Quand je voulus avoir le cordon de Sainte-Anne, j'en parlais « à l'Impératrice : le lendemain je trouvais pour trente mille « roubles de billets dans ma poche. On m'a toujours fermé la « bouche de cette façon et on me renvoyait à ma chambre. « Patiomkine, lui, obtient ce qu'il veut. Il dicte ses volontés, « il est le maître. »

Sur ce dernier point, tout le monde se trouvait d'accord, s'étonnant ou s'indignant de l'ascendant acquis par le nouveau venu, « le Cyclope », comme l'appelait Orlof, mais n'en contestant pas la réalité. « Elle en est folle », disait encore en causant avec Durand le sénateur Jélaguine. « Ils doivent bien « s'aimer, car ils se ressemblent complètement. » Et il racontait comment Patiomkine s'y était pris pour avoir son entrée au conseil : « En arrivant ici, il m'a parlé tout de suite d'affaires « avec un épanchement qui m'a étonné. Il blâmait tout. J'en

" profitai... pour lui dire ce dont nous étions convenus. Il
" m'écouta avec intérêt et me répondit : " Que voulez-vous
" que je fasse? je n'entre seulement pas au conseil. — Et
" pourquoi n'y entrez-vous pas? — On ne le veut pas; mais
" je vais forcer la main. " Il était résolu de renouveler ses
" demandes. Elles furent vraisemblablement suivies d'un refus,
" car dimanche j'étais assis à table près de lui et près de
" l'Impératrice, et je vis que non seulement il ne lui parlait
" pas, mais qu'il ne répondait même pas à ses questions. Elle
" fut hors d'elle-même, et nous sans contenance. Le silence
" ne fut interrompu que par des monosyllabes du grand
" écuyer (Narychkine) qui ne put jamais animer la conversa" tion. L'Impératrice, au sortir de la table, se retira seule et
" ne reparut que les yeux rouges et l'air troublé. Le lundi,
" elle fut plus gaie, et il entra au conseil le même jour. "

Quelques mois se passent encore, et « le Cyclope » est devenu le maître pour tout de bon, l'homme tout-puissant, devant lequel s'effacent toutes les rivalités et se courbent toutes les volontés, à commencer par celle de Catherine. Son entrée au conseil l'a rendu en fait premier ministre. Il dirige la politique de l'empire à l'intérieur comme au dehors. Il enlève la présidence du collège de la guerre à Tchernichof, et celui-ci quitte Saint-Pétersbourg en faisant suspendre à la porte de son hôtel un écriteau avec cette mention : « A vendre ou à louer. » L'altier et batailleur Alexis Orlof envoie de Pise à l'adresse du favori les lettres les plus amicales, et Grégoire a oublié ses dédains. C'est à ce moment sans doute que se place la rencontre si souvent rappelée des deux antagonistes sur l'escalier du palais :

- Que dit-on à la cour?
- Rien, sinon que vous montez et que je descends.

Quant à Durand, il en est maintenant à multiplier des efforts, malheureusement infructueux, pour s'insinuer dans les bonnes grâces du général, dont l'uniforme blessait naguère ses yeux. « J'aurais voulu », mande-t-il au comte de Vergennes, « parvenir à une espèce de familiarité avec M. Potemkin pour " pouvoir en user à propos, et que n'ai-je pas fait pour y

« réussir! M. Branicki, que j'avais employé pour seconder mes « efforts, m'a dit à la fin que ce favori d'une éducation tardive

et d'une naïveté puérile craignait de se laisser approcher et

« pénétrer par quelqu'un de nous; qu'il ne voulait parler que

« sa langue,... ne voir autour de soi que de jeunes complai-

« sants et jouer avec eux un jeu énorme. »

Cette prise de possession d'un pouvoir et d'un rang pour ainsi dire souverains ne fait que se consolider au cours des deux années suivantes. En 1775, à l'occasion des fêtes qui célèbrent à Moscou la conclusion de la paix avec la Turquie, le favori est nommé comte; il recoit une épée d'honneur, et le portrait de l'Impératrice brille sur sa poitrine, comme naguère sur celle d'Orlof, dans son cadre de diamants. L'année d'après, Frédéric lui envoie l'Aigle noir, et Joseph, pour ne pas rester en retard de politesse, le crée, sans se faire prier cette fois, prince du Saint-Empire. Mais l'ambition du favori va plus loin. Sur le chemin où sa fortune grandissante suit la trace de Grégoire Orlof, il apercoit un but que l'autre a poursuivi sans pouvoir l'atteindre. Au cours d'un pèlerinage qui le conduit en compagnie de sa maîtresse dans les murs de ce couvent de la Troïtza, voisin de Moscou, où s'est jouée déjà une des scènes décisives de la vie de Catherine (1), des moines obséquieux entourent le couple amoureux. Patiomkine a conservé avec ces prêtres d'anciennes liaisons. Il sait parler leur langue, connaît le détail de leurs dévotions compliquées et mêle sa voix à leurs longues psalmodies. Ils lui sont acquis. Et les voici s'employant à inquiéter la conscience de la souveraine. Est-elle résolue à continuer le scandale d'une union que l'Église doit réprouver tant qu'elle n'a pas été appelée à la consacrer? Ils insistent, la pressent, menaçants et suppliants tour à tour, et soudain le favori lui-même entre en scène : il a ôté son brillant costume et paraît revêtu de la robe noire des tcherniets, habitants du monastère. Sa conscience a été éveillée aussi, et, s'il

Il fait fausse route. Catherine se montre émue, il est vrai; elle prend pour répondre à son amant le ton qu'il a choisi, mais la réplique n'est pas celle qu'il attendait. Elle comprend ses scrupules; elle les partage. Aussi approuve-t-elle sa résolution : qu'il obéisse à la voix divine qui l'appelle à lui! Évidemment, elle n'est pas dupe du jeu auquel elle fait mine de se prêter. La grande comédienne qu'elle est elle-même a deviné le comédien dans ce moine improvisé si subitement converti. Mais comment se trouve-t-elle, cette fois, si perspicace? Est-elle lasse déjà? Peut-être. La suite de l'aventure semble l'indiquer. Jouant son rôle jusqu'au bout, Patiomkine jure qu'il s'ensevelira dans les murs de la Troïtza; elle lui laisse la liberté de tenir son serment et part pour Saint-Pétersbourg. Il la suit, mais s'aperçoit aussitôt que le charme est rompu, que sa voix, si caressante ou si impérieuse qu'il la fasse, n'a plus sur elle le même pouvoir. Et déjà les courtisans avisés se montrent du doigt un jeune et séduisant secrétaire que Roumiantsof vient de mettre au service de la souveraine et dont l'étoile monte à l'horizon.

III

Au mois d'avril 1776, le favori songe sérieusement à opérer sa retraite. Mais il la veut brillante. S'il faut en croire des renseignements recueillis par le marquis de Juigné, le nouveau ministre de France à Saint-Pétersbourg, il a demandé à l'Impératrice, en échange de la situation qu'il se résigne à quitter, — le trône de Courlande, ajoutant qu'il le considérerait seulement comme un poste d'attente et un acheminement à celui de Pologne. Cette fois, ce sont les souvenirs de Bühren et de Poniatowski qui hantent l'imagination du grand ambitieux. Mais Catherine n'est plus en mesure de distribuer des trônes.

ne peut être l'époux de celle qu'il aime, il se donnera à Dieu.

⁽¹⁾ Voy. Le roman d'une Impératrice, p. 34

Elle a pris d'ailleurs l'habitude de se débarrasser à meilleur compte des images dont les couleurs ont pâli. Au mois de novembre de la même année, la crise éclate. Comme obéissant à une fatalité à laquelle ses pareils semblent voués tour à tour, renouvelant l'imprudence qui a naguère perdu le bel Orlof, Patiomkine prend un congé pour faire dans la province voisine de Novgorod une rapide tournée d'inspection. C'est le signal : quelques jours après son départ, Zavadovski est installé à la place qu'il vient de quitter.

Mais c'est ici qu'apparaît la réelle supériorité de l'homme dont personne dans l'entourage de Catherine ni elle-même n'ont pu encore apprécier les ressources, voir à l'épreuve l'esprit fécond et mesurer la puissante volonté. Cette fois, Catherine n'a pas affaire à un esprit faible, ni à un tempérament énervé par une trop longue carrière de plaisirs, héros capable encore, comme le bel Orlof, de sourire à la mauvaise fortune, incapable de la dompter. Orlof, disgracié, avait plaisanté et amusé la galerie; Patiomkine rugit et fait peur. Quand il reparaît à Saint-Pétersbourg, c'est en maître qu'il se présente et qu'il parle. Soit, il abandonnera ce coin du palais, où un intrus a osé en son absence s'introduire comme un voleur; il en fait bon marché, en même temps qu'il prend le deuil éternel d'un amour trop facilement profané et trahi. Mais si le favori d'hier est disposé à s'effacer devant le favori de l'heure présente, le serviteur de l'Impératrice, prince, ministre et général, placé par elle au gouvernail de l'État, n'abdiquera pas au profit du premier venu, jeune homme sans passé et sans services. On le verra plutôt faire cause commune avec les Orlof pour s'opposer à l'invasion des amants de rencontre, ou même pour revendiquer contre les caprices de la souveraine des droits supérieurs aux siens. Ne les représente-t-on pas, les cinq frères encore puissants et redoutables, comme disposés à prendre fait et cause pour le grand-duc Paul? La menace n'est peut-être pas très sérieuse. Mais précisément à ce moment survient l'incident romanesque et troublant pour Catherine des fiançailles de Grégoire Orlof avec sa cousine. L'ancien favori lui échappe pour tout de bon, et elle en éprouve une sensation inquiétante d'isolement. Le favori nouveau n'a pas assez de surface pour lui offrir l'appui dont elle a besoin, et Patiomkine sait deviner ses angoisses, exploiter ses frayeurs. Il la trouble davantage encore, la terrifie par ses colères et ses audaces, ses grondements de lion furieux et ses airs de vouloir tout briser autour de lui (1), jusqu'au jour où, soumise enfin, elle prend le parti de se réfugier entre ses bras vigoureux. Non plus comme amante, - car il est encore plus habile qu'audacieux; il comprend que le rôle où il a pu être doublé par un Zavadovski ne doit plus être le sien; qu'on ne s'impose pas à un cœur et à un tempérament comme ceux dont il a éprouvé les exigences exorbitantes et la décevante mobilité; qu'il gagnera d'ailleurs à recouvrer sa liberté, en conservant sa puissance. Il ne reprendra pas la place où un autre lui a succédé, seulement il ne permettra pas que cet autre y reste; il ne sera plus l'amant, mais il deviendra l'ordonnateur des plaisirs qu'il renonce à partager, le créateur des faveurs éphémères auxquelles doivent survivre sa domination et son prestige, et qui doivent lui être subordonnées. Et sa volonté devient réalité. Zavadovski disparaît, un bellâtre insignifiant, puis un second, puis un troisième, Korssakof, après Zoritch, Lanskoï après Korssakof, élus de son choix, apparitions brillantes et fugitives, êtres sans lendemain, se succèdent dans la cage dorée voisine de l'alcôve impériale; il les appelle d'un signe, les fait partir d'un geste, et le rêve ambitieux caressé par le prodigieux aventurier sous les sombres voûtes de la Troïtza reçoit ainsi un demi-accomplissement. Pendant de longues années, compagnon inséparable désormais, conseiller toujours écouté et maître parfois obéi, il partagera la vie de celle dont il a espéré partager le trône et régnera en effet à ses côtés.

Un autre livre nous serait nécessaire pour raconter en détail ce chapitre, le plus extraordinaire à coup sûr, mais aussi le

⁽¹⁾ Voy. des scènes de violence de ce genre racontées par un valet de chambre de Patiomkine, enfant alors et témoin inaperçu de ces drames intimes, Archive russe, 1882, I, p. 164.